LE GROUPE
EN PSYCHOLOGIE CLINIQUE

LE GROUPE EN PSYCHOLOGIE CLINIQUE

PHILIPPE ROBERT

CURSUS PSYCHOLOGIE

Dans la même collection

J.-C. ABRIC, *Psychologie de la communication*, 3e édition
A. BAUDIER, B. CELESTE, *Le développement affectif et social du jeune enfant*, 3e édition
J.-F. BRAUNSTEIN, É. PEWZNER, *Histoire de la psychologie,* 3e édition
A. CARTRON, F. WINNYKAMEN, *Les relations sociales chez l'enfant*, 2e édition
B. CHOUVIER, P. ATTIGUI, *L'entretien clinique*
D. CORROYER, M. WOLFF, *L'Analyse Stastistique des Données en Psychologie*
P.G. COSLIN, *Psychologie de l'adolescent*, 4e édition
P.G. COSLIN, *Les conduites à risque à l'adolescence*
M. DESPINOY, *Psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent*, 2e édition
M. DESSSONS, *Psychopathologie de l'enfant*
V. DI ROCCO, *Clinique des états psychotiques chez l'adulte*
J-C. DESCHAMPS, P. MOLINER, *L'identité en psychologie sociale,* 2e édition
E. DROZDA-SENKOWSKA, *Psychologie sociale expérimentale*, 2e édition
N. FIORI-DUHARCOURT, F. ISEL, *Les neurosciences cognitives*, 2e édition
M. GUIDETTI, C. TOURRETTE, *Handicaps et développement psychologique de l'enfant*, 3e édition
M. GUIDETTI, S. LALLEMAND, M.-F. MOREL, *Enfances d'ailleurs, d'hier et d'aujourd'hui,* 2e édition
S. IONESCU, M. M. JACQUET, C. LHOTE, *Les mécanisme de défense*, 3e édition
S. IONESCU, *14 approches de la psychopathologie*
T. LUBART, *Psychologie de la création*
V. LAVAL, *Psychologie du développement*, 2e édition
C. LOUCHE, *Psychologie sociale des organisations*, 3e édition
C. LOUCHE, *Introduction à la psychologie du travail,* 2e édition
M. R. MORO, C. LACHAL, *Les psychothérapies*, 2e édition
S. NICOLAS, *Mémoire et conscience*
S. NICOLAS, *Psychologie cognitive*
F. PAHLAVAN, *Les conduites agressives*
G. PIRLOT, *Classifications et nosologies des troubles psychiques*
É. PEWZNER, *Introduction à la psychopathologie de l'adulte*, 3e édition
M. RAVIT, *L'examen psychologique au fil des âges*
J. M. TALPIN, *Psychologie du vieillissement normal et pathologique*
C. TOURRETTE, M. GUIDETTI, *Introduction à la psychologie du développement. Du bébé à l'adolescent,* 3e édition

Conception de couverture : 6sens.pro/complexe.net
Mise en page : Dominique Guillaumin
© Armand Colin, Paris, 2014
Armand Colin est une marque de
Dunod Éditeur, 5 rue Laromiguière, 75005 Paris

ISBN : 978-2-200-28729-0

SOMMAIRE

Remerciements 7

Introduction 9

Chapitre 1. Penser le groupe 17
1. Premières approches 17
2. Le groupe dans une perspective freudienne 25
3. Groupe et psychanalyse 29
4. Passages et transmissions dans le groupe 37
5. Le fonctionnement groupal 42
6. Groupe et psychothérapie 45

Chapitre 2. Le groupe familial 57
1. Les données du problème 57
2. L'organisation familiale 60
3. Les pathologies familiales 66
4. Le passage entre les générations 72

Chapitre 3. Le couple et le groupe 77
1. Constitution du couple 77
2. Filiation-affiliation 80
3. Le Nous conjugal 84

Chapitre 4. L'institution 91
1. De l'instituant à l'institué 91
2. L'organisation 94
3. Le fonctionnement institutionnel 98
4. Mythe et histoire 100
5. Les interventions en institution 103

Chapitre 5. Le groupe mode d'emploi 107
1. La vie du groupe 108
2. Les différents dispositifs de groupe 111
3. La mise en place du groupe 117
4. Mener le groupe 120
5. Les interventions dans un groupe 123
6. Formations et perspectives 130

Chapitre 6. Champ d'application : les entretiens familiaux **135**
1. Évaluation et dispositifs 136
2. La conduite des entretiens 142

Conclusion **149**

Bibliographie **151**

REMERCIEMENTS

Les remerciements parfois destinés aux patients et plus souvent aux collègues paraissent quelquefois de pure forme. Dans les groupes, nous avons souvent affaire à des attaques envieuses. Or la gratitude et la reconnaissance constituent des liants.

Dire merci, est aussi une façon de reconnaître son inscription dans une communauté.

Je remercie les patients et les intervenants grâce auxquels j'ai pu constamment évoluer personnellement.

Je remercie mes étudiants et tous ceux que j'ai pu contribuer à former.

Je remercie mes collègues qui m'ont beaucoup donné et appris. Je pense en particulier à ceux de PSYFA (Psychanalyse et Famille), de la SFPPG (Société Française de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe), de la FAPAG (Fédération des Associations de Psychothérapie Analytique de Groupe). Je remercie également mes collègues universitaires.

Je remercie de façon plus générale mes différents groupes d'appartenance, et en tout premier lieu ma famille, dans le croisement de ma filiation et de mon affiliation.

INTRODUCTION

Le psychologue clinicien travaille la plupart du temps en groupe : réunions de synthèse, travail avec les familles, groupes de paroles, staffs hospitaliers, réunions institutionnelles, etc. Or, force est de constater que la formation au groupe des psychologues cliniciens est très peu importante, voire quasi inexistante.

La psychanalyse sera l'épistémologie de référence de cet ouvrage, même si cela peut paraître étonnant, de prime abord.

Il n'apparaît pas très logique, il est vrai, d'associer groupe et psychanalyse, ni même psychologie clinique référée à la subjectivité et à la prise en compte de l'Inconscient, pourquoi ?

Parce que la métapsychologie freudienne – du moins telle qu'elle a été conçue par son fondateur – s'appuie sur la conflictualité intrapsychique. L'Objet est relativement contingent du moment que la pulsion est satisfaite et même si l'importance de l'environnement n'est pas toujours niée, l'altérité subjective n'est pas prise en compte. Le groupe semble alors relever davantage de la psychologie, de la psychosociologie et/ou de la psychologie sociale. Dans ces différents champs nous pouvons nous appuyer sur des faits observables et objectivables. La psychanalyse se définit – d'un point de vue épistémologique – comme une métapsychologie insistant sur la subjectivité des processus et de leur compréhension. Les matériaux refoulés de l'Inconscient dynamique ne peuvent être accessibles que dans la scénarisation du transfert. En deçà du dualisme pulsionnel, le point central est celui de la conflictualité et de la tension qui en résultent.

Pourtant comme nous le verrons, après des approches de type psychosociologique, des psychanalystes se sont intéressés au groupe. Dans cette perspective le groupe est considéré comme une entité en soi et se pose en extension de la métapsychologie et non dans une idée de rupture

radicale. Cela viendra réinterroger le paradigme de l'Inconscient dans ses dimensions intrasubjectives, mais aussi inter et transsubjectives.

Daniel Lagache, l'un des fondateurs de la psychologie écrivait déjà en 1949 : « La possibilité d'étudier cliniquement des groupes humains ne soulève pas d'objection : l'observation d'un groupe est encore celle d'un cas individuel ; mais elle montre déjà une possibilité d'extension de la méthode clinique[1]. »

Penser le groupe pour le psychologue clinicien s'avère être un exercice périlleux et ce au moins pour deux raisons :

La compréhension de phénomènes de groupe convoque différentes épistémologies telles que l'anthropologie, la sociologie, l'éthologie, voire les approches culturelles et géopolitiques. Or chaque chercheur, un tant soit peu rigoureux, sait la difficulté qui existe dans le dialogue entre différentes disciplines. Dans une tentative d'harmonisation, voire de tentation œcuménique, chaque approche perd sa cohérence propre qui lui donne sa pertinence. À l'inverse, une discipline peut être tentée de « tirer la couverture à soi. » Cela est d'autant plus difficile que chaque chercheur s'inscrit dans une filiation avec laquelle il entretient des logiques de loyauté et d'appartenance.

L'autre écueil est davantage clinique. Un psychologue « faisant du groupe » – nous reviendrons sur cette expression – peut être tenté de n'être que dans une écoute groupale au détriment des sujets, ou – ce qui est le plus fréquent – de faire de l'individuel en groupe.

Pour ne se centrer que sur la seule pratique des psychologues, tout le monde dit « faire du groupe » sans en avoir la formation nécessaire.

Aujourd'hui l'expression « faire du groupe » est employée à tort et à travers. Il conviendra d'y voir clair sur la forme des groupes et leur constitution.

Il y a une sorte de paradoxe. À une époque où l'évolution individuelle et personnelle est tellement revendiquée et glorifiée, qu'il soit

---

1. Lagache Daniel, 1949, *L'unité de la psychologie*, PUF, 2013, p. 50.

question du groupe à ce point dans tous les secteurs de la vie professionnelle et affective témoigne de positions au mieux ambivalentes, au pire clivées. Le groupe attire, le groupe repousse ; le groupe aliène, le groupe soutient… s'appuyant sur les travaux de Le Bon, Freud souligne les aspects contradictoires : « L'individu se trouve, dans la foule, mis dans des conditions qui lui permettent de se débarrasser des refoulements de ses motions pulsionnelles inconscientes. Les propriétés apparemment nouvelles qu'il présente alors sont justement les manifestations de cet Inconscient, dans lequel assurément tout le mal de l'âme humaine est contenu de façon constitutive[1]. »

Et plus loin il écrit : « Les foules sont également capables, sous l'influence de la suggestion, de grands accès de renoncement, de désintéressement, de dévouement à un idéal. Alors que chez l'individu isolé l'intérêt personnel est le mobile à peu près exclusif, c'est très rarement lui qui prédomine chez les foules. On peut parler d'une moralisation de l'individu par la foule[2]. »

Il existe différents types de peur et donc de méfiance à l'égard du groupe. Tout d'abord il suscite une forte blessure narcissique. La terre n'est pas au centre de l'univers, l'homme descend du singe, et l'inconscient déborde la raison. Le groupe réactive la dépendance constitutionnelle de l'être humain.

Une deuxième peur renvoie à l'excitation que la situation de groupe peut produire, renvoyant peu ou prou à des fantasmes de scène primitive chaotiques. Il suffit ainsi en Institution de voir comment les groupes thérapeutiques excitent la curiosité, voire le voyeurisme des différents membres de l'institution.

Une troisième peur signalée notamment par Kaës (1999) est celle que le groupe ne favorise la régression vers la horde primitive. C'est en même temps la projection des fantasmes de toute puissance d'un groupe perçu comme sans foi ni loi.

---

1. Freud Sigmund, 1921, « Psychologie des foules et analyse du Moi », *Essais de Psychanalyse*, Bibliothèque Payot, 1983, p. 129.
2. *Ibid.*, p. 135.

Une « variante » de cette peur, est l'idée que le groupe ne s'organise. « Pour la société globale, le groupe restreint est une force à son service, mais qui peut se retourner contre elle. D'où la méfiance que la plupart des civilisations ont témoignée aux petits groupes spontanés […][1]. »

Tout groupe s'inscrit dans un contexte et est toujours dépendant de son environnement culturel. En France il n'y a pas véritablement de « culture » de groupe. L'idéologie occidentale prône l'autonomie des individus tout en souhaitant des formes d'entraide interindividuelles. L'auto-organisation du groupe semble au mieux inimaginable et au pire dangereuse.

Considérons deux observations banales. Il suffit de se rendre dans un même square un mercredi et un dimanche. Le mercredi c'est « le jour des nounous ». Celles-ci, tout en étant attentives, vont échanger entre elles et laisser les enfants se débrouiller. Que ce soit autour d'un ballon, d'un tricycle ou d'un toboggan ceux-ci s'organisent. Le dimanche, c'est le « jour des parents ». S'ils peuvent rester assis quelque temps, à la moindre anicroche ou difficulté, ils se précipitent pour aider leur enfant, ou lui demander de prêter tel ou tel objet à un autre. Outre la « qualité » parentale qu'ils offrent aux yeux des autres et à leurs propres yeux, c'est le lien à leur groupe familial qui prédomine.

Un deuxième exemple est tout aussi parlant : à la cité des sciences à Paris se trouvent différents lieux réservés aux enfants. Il y a notamment un espace où les enfants peuvent s'affairer ensemble à des constructions. Il est demandé aux parents de rester à l'écart derrière une petite barrière. Constamment les animateurs doivent répéter cette consigne, les parents franchissant régulièrement la limite pour reproduire les mêmes comportements que ceux du square.

Dès l'enfance, même si on favorise les conditions d'une auto-organisation du groupe, ces dispositifs soulèvent des résistances.

Nous pourrions faire les mêmes remarques dans différents domaines et en particulier en pédagogie. En France, c'est sans doute Célestin

---

1. Anzieu Didier, Martin Jacques-Yves, 1968, *La dynamique des groupes restreints*, PUF, p. 23.

Freinet qui a été le plus loin pour favoriser la créativité des enfants à travers le groupe. Ce célèbre instituteur, adepte des apprentissages par l'expérience, avait créé dans sa classe un journal fait par les enfants avec sa propre imprimerie, et favorisait des correspondances avec d'autres écoles. Il avait mis également en place une réunion des enfants chaque matin – « la causette » – où chacun pouvait s'exprimer sur ce qui pouvait poser problème dans le groupe, mais aussi sur d'éventuels projets.

L'institution scolaire, d'abord très réticente à cette approche, se mit à s'y intéresser mais en la dénaturant. Quelques aspects furent retenus, mais comme des « outils pédagogiques » et non dans l'état d'esprit général qui ouvrait à une dimension groupale.

Deux difficultés majeures quant à cet ouvrage doivent être soulignées dans cette introduction.

1) Il existe un courant, de plus en plus fort, mettant en question, en psychologie, la théorie. Sous couvert d'une approche prétendument plus scientifique, ne prévaudrait que la recherche de la preuve après expérimentation. Dans le même état d'esprit, certains chercheurs – notamment aux États-Unis – proscrivent toute référence à des publications de plus de dix ans sous prétexte d'avancer.

Cet ouvrage s'appuie sur une démarche radicalement différente. Même si Freud disait : « La théorie c'est bon mais ça n'empêche pas d'exister », lui-même s'est toujours appuyé sur l'histoire des idées et sur différentes épistémologies, attestant ainsi que la psychanalyse est inscrite dans une filiation. Toute grande découverte, même si elle paraît en rupture et novatrice, n'est jamais auto-engendrée. Si le lecteur ici, accepte de se confronter à la théorie exposée en particulier dans le premier chapitre, il pourra vite trouver un plaisir à penser en l'articulant à ses propres expériences cliniques. La théorie n'est pas une langue morte, elle fait le lien entre nos émotions et nos pensées.

2) L'Université forme des psychologues – et pour une part des psychologues cliniciens – et des psychiatres. Elle ne forme pas des psychanalystes. Pour cela, outre un parcours intime et personnel, il faudra s'appuyer sur une solide formation. Il en va de même lorsqu'on veut mettre en place des thérapies familiales psychanalytiques, des groupes

thérapeutiques ou certains types d'interventions en institutions. Nous proposerons différentes vignettes cliniques qui font référence à une position de psychanalyste. Nous pensons que le lecteur qui n'en a pas la formation peut en bénéficier, non pas en tant que modèle, mais comme support de pensée et de représentation d'un fonctionnement groupal avec ses différents niveaux de mécanismes et processus.

Dans un premier chapitre, nous proposerons quelques définitions et précisions pour délimiter notre sujet. À travers différents auteurs et différentes conceptualisations, nous tenterons d'éclairer différentes théories du sujet et du groupe. Cadre et dispositif jouent un rôle essentiel dans le travail avec les groupes, le cadre théorique en est une des parties constituantes.

Nous aborderons les communications et les transmissions au sein des groupes. Comprendre la façon dont « ça passe » dans les groupes est essentiel. Les processus de transmission sont plus importants pour le clinicien que le contenu des messages.

Dans le deuxième chapitre, nous développerons les lectures que nous pouvons avoir de la famille entendue comme groupe primaire. Nous expliciterons en particulier les liens de filiation et d'affiliation. Dans sa pratique, le clinicien devra constamment travailler avec les familles, directement ou indirectement.

Dans le chapitre suivant, nous travaillerons la question du couple en développant les liens d'alliance. Le couple n'est pas un groupe, mais peut être entendu de cette façon. En mettant à l'épreuve les frontières psychiques individuelles de chaque conjoint, il permet de penser autrement la groupalité.

Dans le quatrième chapitre, nous travaillerons sur les institutions et la façon dont elles sont emboîtées dans des métacadres potentiellement affectés par les aléas du collectif. C'est là que le psychologue intervient le plus souvent en groupe et qu'il peut se sentir pris par le groupe-institution.

Dans le cinquième chapitre nous montrerons dans quelles difficultés le clinicien peut se trouver et proposerons des pistes pour relancer les processus de pensée souvent attaqués, voire parfois sidérés ou gelés. À

cette occasion, nous poserons la question des formations nécessaires, mais aussi de leur accès de plus en plus difficile.

Enfin, dans le dernier chapitre, nous illustrerons ce que nous avons abordé par le champ des entretiens familiaux. C'est un cadre de travail que le psychologue sera très fréquemment amené à utiliser.

CHAPITRE 1
PENSER LE GROUPE

1. PREMIÈRES APPROCHES
2. LE GROUPE DANS UNE PERSPECTIVE FREUDIENNE
3. GROUPE ET PSYCHANALYSE
4. PASSAGES ET TRANSMISSIONS DANS LE GROUPE
5. LE FONCTIONNEMENT GROUPAL
6. GROUPE ET PSYCHOTHÉRAPIE

1. PREMIÈRES APPROCHES

1.1 LIMITES D'UNE DÉFINITION

Le mot « groupe » vient de l'italien *groppo* ou *gruppo* qui est un terme venant des beaux-arts et désignant plusieurs individus formant un sujet. « Le sens premier de l'italien *groppo* était "nœud", avant de devenir "réunion", "assemblage". Les linguistes le rapprochent de l'ancien provençal *grop* (nœud), et supposent qu'il dérive du germain occidental *kruppa* (masse arrondie) […] Le sens premier de "nœud" est peu à peu revenu dans "groupe" jusqu'à connoter le degré de cohésion entre les membres. Quant à "rond" il a désigné très tôt, dans le français moderne, une réunion de personnes[1]. »

Dire « le groupe » ne veut rien dire. Il y a une multitude de groupes selon ses constitutions, ses tâches, sa durée… Anzieu et Martin proposent cinq catégories :

- *La foule* qui concerne un grand nombre d'individus réunis par une même motivation individuelle. Ils la distinguent de la masse qui renvoie à tous les phénomènes de psychologie collective.
- *La bande* qui a « la similitude en commun. » C'est le moyen de prouver intensément que l'on est ensemble. Elle pourra se relier avec des signes communs de reconnaissance.

---

1. *Ibid.*, p. 18.

- *Le groupement* : l'exemple en serait les associations de type 1901. Les groupements peuvent avoir trait à des domaines intellectuels, religieux, politiques…
- *Le groupe primaire* ou *groupe restreint* : il existe de fortes relations affectives avec des relations d'interdépendance. La famille serait l'exemple même du groupe primaire.
- *Le groupe secondaire* : celui-ci est régi par des règles, des lois. Ce peut être notamment une Institution.

Mais même si ces distinctions sont intéressantes, elles n'effacent pas certains phénomènes communs à tous les groupes.

Anzieu et Martin en proposent trois : « l'émergence de leaders, l'identification des membres les uns aux autres à des degrés divers ; l'adhésion inconsciente à des représentations sociales imaginaires, des clichés, des stéréotypes[1] ».

1.2 DÉPENDANCE ET IDÉALISATION

Comme nous l'évoquions en introduction, les groupes s'inscrivent dans une histoire, dans une culture, voire dans un système de croyances.

« Dans toutes les sociétés et à toutes les périodes de l'histoire, le groupe a été utilisé comme un outil de production et de reproduction de la vie psychique, des valeurs morales, des savoir-faire, de la richesse et des idées… Son rendement est alors estimé supérieur à celui de la somme des énergies individuelles. La prise de conscience collective de cette propriété ne s'est faite qu'au début du XX^e^ siècle, lorsque l'instrumentalisation du groupe s'est mise au service des besoins de l'industrialisation[2]. »

L'homme est un être de dépendance. Pour survivre, il a eu un besoin vital de s'allier avec d'autres. Que nous parlions en termes de tribu, de clan, et aujourd'hui de famille, le groupe primaire constitue une enveloppe protectrice vitale pour le sujet. De ce point de vue on ne peut pas dire que la famille est une idée ou une valeur. C'est un fait. Mai 1968 a été de ce point de vue un mouvement de grande ampleur non limité à la

---

1. *Ibid.*, p. 43.
2. Kaës René, 1999, *Les théories psychanalytiques du groupe*, PUF, « Que sais-je ? », p. 7-8.

France. Était mise en avant la contestation de la société de consommation et ses valeurs productivistes niant le bonheur individuel au profit d'un système politico-économique. Mais, à y regarder de plus près, cette période est surtout celle d'une remise en question de la famille et du couple considérés comme des structures liberticides. L'union libre insistait sur le désir réciproque de deux individus en rejetant un supposé assujettissement au socius. L'idée n'était pas de vivre seul, mais de constituer des communautés pour être dans une « nouvelle famille » choisie et non imposée.

« Que sous mille variantes au cours de l'histoire des idées, le groupe ait été imaginé comme ce lieu fabuleux où tous les désirs seraient satisfaits n'a rien d'original : l'*Utopia* de Thomas More, l'abbaye de Thélème de Rabelais, le phalanstère de Fourier, les copains de Jules Romains, les légendes tenaces qui se sont construites au cours de quelques situations réelles : le paradis tahitien, l'ordre des haschichins, l'îlot communautaire des révoltés du Bounty […] en fournissent quelques exemples[1]. » Et plus loin Anzieu précise : « Ce désir, de la réalisation imaginaire duquel le groupe entretient le mirage fascinant pour ses membres, c'est le désir irréalisable, c'est l'absolu du désir impossible[2]. »

En s'intéressant au groupe, le psychologue pourra hésiter entre plusieurs épistémologies de référence ou tenter d'en faire une « combinaison ». Rappelons d'ores et déjà que nous ne sommes pas ici dans une démarche intégrative, mais dans une référence claire à la psychanalyse, qui garde non seulement la possibilité, mais encore la nécessité d'une ouverture et d'un dialogue avec d'autres disciplines.

1.3 UNE TOUR DE BABEL ÉPISTÉMOLOGIQUE

Nous ne pouvons ici faire une étude exhaustive des différentes théories auxquelles pourrait se référer le psychologue. Nous proposons quelques points de repère.

---

1. Anzieu Didier, 1975, *Le groupe et l'Inconscient*, Dunod, 1984, p. 54.
2. *Ibid.*, p. 55.

Tout d'abord, le recours à l'anthropologie. Lévi-Strauss relève le préjugé ethnocentrique dans lequel un groupe pense que « l'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village ; à tel point qu'un grand nombre de populations dites primitives se désigne d'un nom qui signifie les hommes[1]. » L'anthropologie culturelle nous informe sur différents types d'organisation sociale et de parenté, sur les rites, les coutumes…

Cela nous conduit davantage à parler en termes d'identité sociale, plus qu'en termes de sujets. Encore faudrait-il distinguer différents courants dans l'anthropologie et différentes origines, anglaises, américaines, françaises… ce qui nous intéresse particulièrement ici c'est ce qui règle et organise les relations au sein des groupes. De ce point de vue il est intéressant de faire référence à Bateson. Bateson est un bel exemple d'interdisciplinarité mêlant l'anthropologie sociale, la psychologie sociale, l'éthologie et même la psychiatrie et les sciences politiques. Il confrontera ses recherches avec Margaret Mead qui deviendra sa femme. Ses travaux d'observation sur les loutres puis sur les singes lui permettront de mettre en évidence la méta-communication. Nous reviendrons sur ces aspects un peu plus loin, signalant que Bateson a fortement influencé les travaux des systémiciens et inspiré de nombreux chercheurs comme Watzlawick notamment.

Dans le même ordre d'idée, il faut faire référence à Hall qui a développé ses travaux autour de la notion de proxémie. « Hall propose une échelle des distances interpersonnelles. Quatre distances sont envisagées : intime, personnelle, sociale et publique. Chacune comporte deux modalités : proche et lointaine. Les quatre bulles de base constituent quatre territoires qui appartiennent tant à l'homme qu'à l'animal. Chaque culture humaine a défini de façon différente la dimension des bulles et les activités qui y sont appropriées[2]. »

L'éthologie s'intéresse au comportement des espèces animales en milieu naturel. De nombreuses études montrent comment le com-

---

1. Lévi-Strauss Claude, 1952, *Race et histoire*, Denoël, 1987, p. 21.

2. Winkin Yves, 1981, *La nouvelle communication*, Seuil, coll. Points, p. 89.

portement des animaux s'adapte et se modifie en groupe. Cela peut même aller jusqu'à une modification de leur métabolisme. Kaës (1993) reprend ainsi les travaux de Rémy Chauvin sur les criquets pèlerins. Ces insectes modifient leur métabolisme quand ils sont en groupe et retournent à l'état antérieur lorsqu'ils sont isolés. Cela souligne la force du groupe chez les êtres vivants.

En psychologie sociale il y a beaucoup d'aspects intéressant le clinicien travaillant avec les groupes. Chacun connaît les expériences de Milgram sur la force du contexte, sur la force d'influence et de persuasion. Un individu peut perdre ses capacités de jugement lorsqu'il se trouve soumis à un pouvoir qu'il ne peut contester. Mais en ce qui concerne plus directement le groupe, nous pouvons nous intéresser aux expériences d'Asch sur le conformisme.

Asch (1951) montre le besoin de faire partie du groupe et la crainte d'être isolé. Il choisit plusieurs comparses, et un sujet d'étude. Celui-ci se conforme aux réponses du groupe même s'il voit qu'elles sont manifestement fausses. Il agit de cette façon par nécessité d'être accepté par le groupe. Mais, dans cette perspective, il n'est fait mention ni de la culpabilité ni surtout de l'après-coup et de ce que la psychanalyse peut en dire en termes de réélaboration. Tout comme chez Milgram, il est question d'influence et de soumission à l'autorité sans qu'aucune référence ne soit faite aux pulsions sadiques.

L'expérience est en elle-même indiscutable. Mais le psychanalyste peut contester en partie son interprétation. C'est un point qui s'avère fondamental lorsqu'il s'agit de travailler cliniquement avec des groupes, hors situation expérimentale.

Même si Lagache (1949) établit une distinction claire entre psychanalyse et psychologie clinique, en évoquant « l'esprit clinique » il insiste sur la dimension subjective du psychologue clinicien.

Les **psychosociologues** et en tout premier Lewin sont d'une aide précieuse pour mieux appréhender les phénomènes de groupe. Ils s'accordent sur le fait que le groupe n'est pas réductible aux individus qui le composent en soulignant que ses membres sont interdépendants. Il ne

s'agit pas seulement d'une approche descriptive, mais aussi dynamique en parlant notamment de champ de forces.

« Les psychosociologues se sont, en effet, interrogés sur ce qui pouvait maintenir ensemble les individus d'un groupe. En quoi celui-ci se différencie-t-il de la foule ? Les réponses sont nombreuses et nous retiendrons celle-ci : il représente une sorte de défense par rapport au phénomène de masse et à ce qu'ils peuvent engendrer chez les individus en termes de pression et d'annihilation. Le groupe est le lieu où l'être humain peut se reconnaître par la reconnaissance de ses semblables différents, la place qu'il y prend, les fonctions qu'il y assure[1]. »

Il importe que les membres du groupe ressentent des intérêts communs puis des intérêts en commun. Comme nous l'évoquions, le groupe s'impose car il est une nécessité.

1.4 CRITIQUE DE CES POSITIONS

Les psychanalystes de groupe doivent reconnaître les apports incontestables de Lewin dans l'approche groupale. Mais on peut tout à fait utiliser une approche, reconnaître sa pertinence tout en critiquant ses insuffisances d'un point de vue clinique. Anzieu s'intéresse à l'approche de Lewin, mais en montre également les limites. Il distingue le petit groupe comme une société en miniature qui pourrait être étudié de façon microsociologique et le groupe comme le heurt des fantasmes individuels qui nécessitent une étude psychanalytique.

« L'explication lewinienne n'a retenu de Freud qu'une économique coupée de l'herméneutique : elle rend compte du groupe comme système de forces, elle l'ignore comme organisation des significations inconscientes. Le groupe n'est envisagé qu'en se plaçant au point de vue du système du Moi. Le fait que les processus de groupe mobilisent la totalité de l'appareil psychique chez les participants, y compris le système du Ça et le système du Surmoi, est méconnu[2]. »

---

1. Falguière Jacqueline, 2002 *Analyse de groupe et psychodrame*, Érès, p. 30.

2. Anzieu Didier, *Le groupe et l'inconscient, op. cit.*, p. 168.

Au-delà de ces approches, ce qui nous semble le plus fécond est **l'approche systémique**. Nous y reviendrons dans cet ouvrage, pour en souligner l'importance notamment d'un point de vue clinique. Nous évoquions Bateson et la méta-communication. L'approche systémique est précieuse dans la conduite et l'animation de groupes, pour souligner ce qui se passe dans l'ici et maintenant. Elle ne se limite pas aux familles, mais – comme son nom l'indique – à l'ensemble des systèmes dans leurs propres interactions, mais aussi dans leurs interactions avec d'autres systèmes.

Cela sera très utile pour comprendre ce qui sous-tend une demande d'intervention, qu'elle soit familiale ou institutionnelle, et permet d'interroger de façon pertinente la mise en place d'un dispositif de prise en charge, quelle qu'en soit sa nature.

L'approche systémique nous paraît extrêmement utile tout en étant pourtant insuffisante. Nous reprendrons plus en détail une série d'objections lorsque nous nous pencherons sur les processus de transmission dans le groupe. Mais parler « d'insuffisance » nécessite que nous précisions en quoi l'approche psychanalytique des groupes nous paraît féconde et spécifique. La psychanalyse propose une théorie du sujet dans sa complexité. Elle développe le paradigme de l'Inconscient dont certains éléments plus ou moins bien refoulés produiront des effets notamment de répétition de vécus infantiles. La réalité externe ne saurait recouvrir la réalité interne.

Alors que dans l'approche systémique nous allons nous interroger sur la fonction, la psychanalyse se centrera sur le sens. Par exemple, si l'on dit : « Un enfant se montre déprimé pour réunir ses parents », on peut déduire la fonction à partir de l'effet. Il n'est pas question de nier cet aspect qui peut jouer comme renforcement et même comme point de fixation d'une situation. Mais à partir de cette proposition, il y a tout un ensemble de sens possibles qui restent – au moins pour un temps – indécidables. L'approche systémique insiste sur la richesse de la causalité circulaire cantonnant parfois la psychanalyse à une causalité linéaire, voire déterministe. Il n'en est rien, comme nous allons le voir.

1.5 SPÉCIFICITÉS PSYCHANALYTIQUES

Le psychanalyste travaillant avec des groupes, des familles et des institutions va s'intéresser à l'histoire. Il ne s'agit cependant pas de l'histoire événementielle, même si elle peut constituer des points de repère autour d'éventuels traumas. L'histoire n'aura de sens que dans la façon dont elle est investie et réécrite par le sujet et le groupe dont il fait partie.

Ce qui va surtout spécifier l'approche psychanalytique est l'importance accordée au processus transférentiel. Même si avec certains groupes et certaines pathologies il s'agit plus de projection que de déplacement, « quelque chose » se déplace et s'actualise sur une autre scène où l'analyste – autant que faire se peut – est à l'écoute. Nous reviendrons de façon plus précise sur ces processus. Mais notons dès maintenant ce qui sera le fil rouge de notre proposition :

- Le psychanalyste n'est pas là pour comprendre un groupe, une famille ou une institution. Il est là pour l'écouter, c'est très différent. Cette écoute ne pourra se faire qu'à travers sa subjectivité et l'écoute qu'il aura de lui-même c'est-à-dire son travail de contre-transfert. Dans ce même ordre d'idée, le psychanalyste est à l'écoute du sens et non de la signification. Il est dans une position potentiellement interprétante et non dans une attitude active de décodage.
- L'écoute du psychologue, de son côté, si elle s'appuie sur les ressentis, est aussi oscillante entre différentes positions internes subjectivantes et objectivantes.
- Le psychologue, d'une certaine façon, sera dans une position plus inconfortable que celle du psychanalyste. Il se trouve dans une position manifestement plus active, et attentif simultanément à plusieurs niveaux d'écoute.

Si nous devons distinguer la spécificité de l'approche psychanalytique des groupes, eu égard aux autres épistémologies, nous devrons également étudier les points de convergence et de divergence entre la métapsychologie freudienne et l'approche psychanalytique des groupes.

2. LE GROUPE DANS UNE PERSPECTIVE FREUDIENNE

2.1 LA PULSION

Comme en témoignent les modifications apportées à chaque édition de ses œuvres, Freud n'a eu de cesse d'approfondir ses recherches. Il fait part ici ou là, de doutes, de questionnements, de pistes possibles en permettant une évolution et surtout une transmission de sa pensée. Nous reviendrons sur ses textes dits « anthropologiques. » En dehors de ceux-ci la métapsychologie qu'il construit est de nature intrapsychique. L'inconscient dynamique qu'il propose est formé par les désirs, les fantasmes et les représentations maintenus par la barrière du refoulement. La pulsion reste au centre de la métapsychologie.

Que nous la considérions avant ou après 1920, la pulsion, avec la liaison somato-psychique qu'elle opère, ancre le sujet dans sa réalité biologique et psychique. Elle se définit par sa source, son objet et son but. Pour Freud, la nature de l'objet est relativement secondaire. La pulsion cherche un objet, quel qu'il soit, pour se satisfaire. Il est de fait interchangeable. Green précise que l'objet est le révélateur de la pulsion : « Si l'objet ne venait pas à manquer, nous ne saurions rien de la pulsion[1]. »

Si Freud a maintes fois souligné l'importance de la pulsion, ce n'est pas parce qu'il sous-estimait le poids des objets, mais parce qu'il craignait qu'on s'éloigne de l'ancrage biologique. Il se méfiait d'une dérive psychologisante où l'influence de l'environnement aurait été prépondérante par rapport à la réalité interne.

2.2 LES FANTASMES

Au moment où il commence à travailler sur l'interprétation des rêves, Freud écrit à Fliess : « Je ne crois plus à ma *neurotica.* » Les petites filles ne sont plus séduites *dans la réalité* par leur père. Une construction fan-

---

1. Green André, 1988, « Préface » *in* Brusset B., *Psychanalyse du lien*, Le Centurion, p. XV.

tasmatique peut avoir valeur traumatique sans qu'un événement se soit réellement produit.

Cependant, Freud va souvent osciller dans son œuvre entre la prise en compte du fantasme et de la réalité, et entre l'histoire réelle du sujet et la représentation qu'il en a. Il avait noté comment l'analyste pouvait osciller entre une vérité et une fiction reconstructrice pour permettre de donner un sens à la vie fantasmatique du patient. Beaucoup de débats ont eu lieu par la suite, notamment après la publication du livre de Viderman (1982), *La construction de l'espace analytique*. Le travail psychanalytique avec les groupes primaires et secondaires pose, de façon permanente, la question des fantasmes et de la réalité, et de l'entrelacs des matériaux conscients, non-conscients et inconscients.

Le rêve, ou plus exactement son récit, peut être entendu à différents niveaux. Dans la cure, il est d'abord l'expression d'un rapport transférentiel à l'analyste. Dans le langage du rêve il existe une dimension symbolique propre au rêveur et à son système de représentations. S'expriment sous forme d'images et de scènes des éléments inconscients refoulés. Mais pour les exprimer le rêveur va en même temps exploiter des symboles à dimension universelle : symboles phalliques, symboles maternels… Même si Freud se méfiait, à juste titre, d'un « dictionnaire des rêves », il y a une jonction entre ce qui appartient en propre au rêveur et un langage appartenant à la communauté.

De ce point de vue, dans le chapitre II de *L'interprétation des rêves* : l'injection faite à Irma est un modèle du genre. Freud montre comment certains symboles sont universels mais comment en même temps le rêve est porteur de désirs et de fantasmes éminemment subjectifs.

Du rêve au fantasme il n'y a qu'un pas : ce pas, ce sont les fantasmes originaires. « Si chaque fois les mêmes fantasmes sont créés avec le même contenu, si on peut retrouver, sous la diversité des affabulations individuelles, quelques fantasmes typiques, c'est bien que l'histoire événementielle du sujet n'est pas le *primum movens*, qu'il faut supposer un schème antérieur capable d'opérer comme organi-

sateur. Pour rendre compte de cette antécédence, Freud ne voit qu'un recours : l'explication phylogénétique[1]. »

Les fantasmes originaires posent la question des frontières de l'intrapsychique, de l'inter et du transpsychique. En arrière-plan, cela interroge un Inconscient primaire sous-jacent à l'Inconscient dynamique, siège des représentations refoulées. Nous sommes alors proches de l'Inconscient collectif de Jung, fait de traces et de sédiments dépassant l'intrapsychique et les frontières de l'enveloppe familiale pour se nouer aux représentations collectives.

« Nous sommes bien obligés de supposer et d'admettre que l'Inconscient détient, non seulement des matériaux personnels, mais aussi des facteurs impersonnels, collectifs, sous forme de catégories héritées et d'archétypes. J'ai donc émis l'hypothèse que l'Inconscient renferme, disons dans ses couches profondes, des matériaux collectifs relativement vivants et agissants, et c'est ainsi que j'ai été amené à parler d'un Inconscient collectif[2]. »

Si Freud se réfère à la phylogénèse, c'est bien souvent pour la comparer à l'ontogénèse. La métapsychologie reste ancrée à l'intrapsychique et à la dimension libidinale. Pourtant Freud s'est aussi intéressé au socius et au collectif.

2.3 LA FOULE, LA MASSE, LA CIVILISATION

Avec le meurtre du père, l'humanité s'est fondée dans le passage de la horde au groupe. « Un jour, les frères chassés se sont réunis, ont tué et mangé le père, ce qui a mis fin à l'existence de la horde paternelle. Une fois réunis, ils sont devenus entreprenants et ont pu réaliser ce que chacun d'eux, pris individuellement aurait été incapable de faire[3]. »

C'est surtout la culpabilité conséquente qui permet l'organisation

---

1. Laplanche Jean, Pontalis Jean-Bernard, 1985, *Fantasme originaire, fantasmes des origines, origines du fantasme*, Hachette, p. 45.

2. Jung Carl Gustav, 1933, *Dialectique du moi et de l'Inconscient*, Gallimard, 1964, p. 45.

3. Freud Sigmund, 1913, *Totem et tabou*, Petite Bibliothèque Payot, 1973, p. 163.

fraternelle et groupale « On passe d'un rapport de puissance à une relation d'autorité[1]. »

Dans *L'avenir d'une illusion* (1927), Freud revient au parallèle entre l'ontogenèse et la phylogenèse. Dans la société, la croyance est l'expression de la crédulité des hommes. La religion – forme majeure d'expression de la croyance – serait une réponse à la curiosité sexuelle infantile. Ce serait une défense organisée socialement contre l'irruption du pulsionnel.

La croyance a également pour fonction de combler l'irreprésentable : l'immortalité détourne la mort de l'irreprésentable ; Dieu ne peut être ni nommé ni représenté concrètement. Ces ressentis ont la force de l'évidence. Freud, toujours soucieux d'une rigueur scientifique, attribuait ce qui nous dépasse à l'Inconscient et non à une entité supra-humaine.

Dans cette perspective la croyance religieuse apaise les angoisses existentielles et les angoisses de mort, mais empêche leur transformation et, par conséquent, l'évolution de l'individu. Se réunir autour d'une croyance commune annule la perte et entretient le narcissisme originaire.

2.4 GROUPE ET COLLECTIF

L'intérêt de certains psychanalystes pour le groupe et le collectif conduit à dépasser l'ancrage du psychique sur le biologique. Chacun se structure et se révèle à travers l'autre, oscillant constamment entre des mouvements intrapsychiques et intersubjectifs. Le groupe maintient constamment les individus dans une tension entre les phases d'équilibre et de déséquilibre.

Pour Jean-Claude Rouchy et Monique Soula-Desroche, l'approche du groupe que tente Freud à travers l'Église et l'Armée est peu convaincante. « Il semble que le groupe soit le chaînon manquant qui permette de rendre compte de façon rigoureuse du passage du singulier au collectif, et inversement. » Et un peu plus loin ils précisent « C'est dans et

---

1. Kaës René, 2009, *Le complexe fraternel*, Dunod, p. 251.

par le groupe que s'opère le passage entre l'intrapsychique et le psychosocial, entre l'individu et l'organisation, entre la représentation préconsciente et la représentation sociale, entre l'imaginaire et la réalité[1].»

Les groupes et en premier le groupe familial sont perméables au dérèglement collectif. En témoignent les effets des folies collectives comme les génocides (Waintrater, 2003). Dans ces conditions l'enveloppe familiale est effractée et ne permet plus le travail de contenance, ni le lien de ses membres (Benghozi, 1994). Ces effractions traumatiques auront des répercussions sur les processus d'affiliation aux groupes secondaires.

3. GROUPE ET PSYCHANALYSE

3.1 L'ÉVOLUTION DE LA PSYCHANALYSE

«Tandis que l'unité psychologique primaire est le groupe, l'unité biologique primaire est l'individu[2].»

Durant plus d'un siècle la psychanalyse a évolué, suscitant de nombreux travaux et recherches. Elle a été confrontée à de nouvelles pratiques cliniques qui l'ont amenée à de nouvelles théorisations. «Le dépassement du modèle freudien ne s'est pas fait à partir d'une critique interne mais par des ajouts successifs. Faire mieux que Freud a consisté à faire plus que lui, et non autrement. Des situations cliniques différentes ont fait voir d'autres mécanismes et suscité des formes d'investigation et d'interprétation nouvelles. De nouvelles «terres» étaient ainsi conquises et défrichées. Cette dernière métaphore est au cœur de l'idéologie psychanalytique. Au mouvement stabilisateur qui tend à reproduire l'identité des pratiques, s'oppose l'innovation par extension du champ. Le risque est alors la confusion des langues. […] Doit-on alors tenir un discours théorique en fonction de la psychopathologie observée[3] ?»

---

1. Rouchy Jean-Claude, Soula-Desroche Monique, 2004, *Institution et changement*, Érès, coll. Transition.

2. Knauss Werner, 2009,«Le groupe comme thérapeute. Pourquoi faut-il un analyste de groupe ?», *RPPG*, n° 52, p. 33.

3. Widlöcher Daniel, 1986, *Métapsychologie du sens*, Presses Universitaires de France, p. 17.

Le problème est crucial. La psychose – notamment – interroge les dispositifs cliniques, mais aussi aide à penser les limites du Moi, et sa possibilité de conflictualisation avec les autres instances psychiques.

Federn comprend la psychose comme un appauvrissement de l'investissement du Moi et non comme un enrichissement qui se ferait aux dépens de la libido d'objet (Federn, 1952). Il parle d'incorporation graduelle de la psyché. Le Moi comme entité somato-psychique, n'est pas constitué d'emblée. Il y aurait ainsi un Moi corporel, changeant, et un Moi psychique qui assure un sentiment de continuité. Nous reprendrons ces questions en parlant du groupe et des origines de la vie psychique.

D'autres psychanalystes avant Federn, comme Ferenczi (1924) et Reik (1935), avaient innové par « extension du champ ». Cependant il n'est pas seulement question de la « psychopathologie observée », comme le dit Widlöcher, mais de l'objet d'étude lui-même.

Pour Klein (1955) qui insistait sur la précocité de la vie fantasmatique, on ne peut penser la pulsion sans penser *en même temps* l'objet.

Progressivement la réponse de l'objet aux mouvements pulsionnels du sujet a pris davantage d'importance. Mais le rôle de l'objet – en tant que tel – s'est également affirmé. Cela est très présent dans les théorisations de Fairbairn. Il écrit ainsi : « La théorie classique de la libido devrait être transformée en une théorie du développement basée essentiellement sur les relations d'objet […]. Le but final de la libido est l'objet[1]. »

Nous connaissons la formule de Winnicott : « Un bébé seul, ça n'existe pas. » Le rôle de l'environnement – en particulier de la mère – s'est accru considérablement.

Certains, dans différents champs, contestent la clôture primordiale de la psyché. Ils insistent sur la perméabilité des frontières psychiques.

« Or, il ne faut pas avoir peur de le dire de façon tranchée, ces schémas indifférenciation/différenciation, fermeture/ouverture sont faux. Il y a une ouverture primordiale de la psyché humaine sur la réalité, une dif-

---

1. Fairbairn William R. D., 1998, *Études psychanalytiques de la personnalité*, Éd. du Monde interne, p. 32.